

« Dépression et affection dans *Le juste milieu* d'Annabel Lyon : une poétique du care »

Maïté Snauwaert is the author of *Philippe Forest, la littérature à contretemps* (Cécile Default, 2012). Her SSHRC-funded research focuses on mourning memoirs and figures of the end of life in literature from France, Québec, Canada, the UK and the United States. She co-edited "La littérature canadienne en question?" for *Spirale* (2014) and a number of special issues for academic journals (*Dalhousie French Studies*, *Études françaises*, *Intermédialités*, *Temps zéro*). She is associate professor and a member of the Canadian Literature Centre executive board at the University of Alberta. She reviews non-fiction essays for literary magazine *Lettres québécoises*.

Abstract

In her elegant and raw novel, *The Golden Mean*, English-Canadian author Annabel Lyon revisits a founding cultural figure of Western thought through the fluctuating affects of mental illness. Approaching Aristotle in the light of depression and bipolarity, and opting for the strong choice of first person and present tense, she humanizes and actualizes the philosopher as a living, suffering being. The historical novel becomes the ground for a demonstration of empathy, in which the portrayal of the teaching relationship has overtones of contemporary care ethics.

Résumé

Dans son roman élégant et cru, *Le Juste milieu*, l'auteure canadienne-anglaise Annabel Lyon revisite une figure culturelle fondatrice de la pensée occidentale à travers les affects changeants de la maladie mentale. En abordant Aristote sous l'angle de la dépression et de la bipolarité, en optant pour le choix fort de la première personne et du présent, elle humanise et actualise le philosophe comme un être vivant et souffrant. Le roman historique devient le terrain d'une démonstration d'empathie, dont le portrait de la relation d'enseignement a les accents de l'éthique contemporaine du care.

Dans son roman élégant et cru *The Golden Mean* (2009), traduit en français par *Le Juste milieu*, l'auteure canadienne-anglaise Annabel Lyon revisite l'une des figures fondatrices de la pensée occidentale, celle d'Aristote, sous l'angle insolite de ses états émotionnels variables. Nominé pour les prix majeurs à récompenser la fiction canadienne : le *Writers' Trust Fiction Prize* et le *Giller Prize*, le livre a reçu le Prix du Gouverneur-Général 2009. Lyon y réussit le pari extraordinairement ambitieux de faire le portrait affectif de ce géant philosophique, en déplaçant le roman historique vers le roman d'une vie ou d'un épisode de vie, fragile et capital : celui de sa rencontre avec le futur Alexandre le Grand.

Pour bâtir sa tension dramatique autour de ces deux figures immenses, le roman les situe à un moment à la fois liminaire et décisif, lorsqu'Aristote devient le précepteur d'Alexandre. Il s'agit d'un moment de seuil : Alexandre est sur le point de sortir de l'adolescence pour devenir un guerrier ; Aristote, qui n'aspire rien tant qu'à retourner à Athènes pour y diriger l'Académie, se voit arrêté en chemin par la réquisition du roi Philippe de Macédoine de parachever l'éducation de son fils. Cette imposition le place dans une position politique inconfortable : considéré comme un Macédonien par les Athéniens en raison de son allégeance à Philippe ; puis comme un Athénien par les Macédoniens, donc un traître, lorsque Philippe entre en guerre contre Athènes.

Le roman saisit les personnages dans le bouleversement mutuel de leur rencontre. Non dans leurs accomplissements célèbres, mais dans leur devenir, avant que leur destin fameux soit pris. Le déséquilibre de pouvoir entre le maître déjà vieux, à un moment politiquement périlleux de sa carrière, et le prince ambitieux et précoce sur le point de devenir adulte, qui pourrait encore être formé et infléchi dans une direction ou une autre, les fait apparaître en relation et en contraste ; chacun le négatif ou le positif de l'autre, à l'orée de ce qu'ils deviendront—ou plutôt, de ce que l'Histoire retiendra d'eux.

J'aimerais proposer qu'en revisitant ces figures considérées comme des piliers de la civilisation occidentale, et néanmoins humaines, et en mettant l'accent sur leurs vulnérabilités plutôt que sur leurs exploits, c'est à une relecture féministe de l'Histoire que nous convie Annabel Lyon. Ce, au sens où les éthiques du *care* contemporaines, dans la lignée du travail inaugural de la psychologue américaine Carol Gilligan ([1986] 2008), conçoivent et promeuvent une *voix différente* (titre du livre dans sa traduction française) qui met l'emphase sur la relation et la dépendance mutuelle comme critères définitoires de l'humain. Les éthiques du *care* offrent par là un modèle autre d'organisation du social et de la justice. « Le sujet du *care*, écrit la philosophe française Sandra Laugier, est un sujet sensible en tant qu'il est affecté, pris dans un contexte de relations, dans une forme de vie—qu'il est attentif, attentionné, que certaines choses, situations, moments ou personnes comptent pour lui » (Gilligan 2009, 81). Contre le modèle extérieur de la chronique, qui rend compte des exploits des champs de bataille, d'une culture de la violence célébrée par la remémoration des faits d'armes, cette éthique « féministe mais pas féminine », comme y insiste Gilligan (2009), rappelle à notre attention la moralité des relations et ce qu'elles ont de déterminant collectivement. Dans *Le Juste milieu* (2011), la relation d'enseignement apparaît à ce titre exemplaire, la romancière concevant la tâche du maître selon une éthique de l'attention à l'autre, une responsabilité morale qui englobe le souci de sa santé physique et mentale aussi bien que la transmission cruciale de la faculté de juger, à qui est appelé à œuvrer en politique. Avec Aristote et Alexandre, un tel portrait retourne aux fondements mêmes de l'éthique en tant que délibération du bien et du mal. Mais en les sortant du musée, il nous rappelle que cette délibération a été vécue, perçue et sentie, éprouvée autant que raisonnée, ce que la fiction historique permet de réinvestir de toute une actualité humaine. Un tel portrait de l'enseignement comme éthique du soin, selon la terminologie favorisée par le philosophe français Frédéric Worms (2010, 2012), invite aussi à penser que le devenir qui émerge de ce processus continu d'échanges entre le maître et l'élève, engagé durant sept ans, fournit une modalité déterminante de la découverte de soi. Ainsi en filigrane, fidèle à la formation classique de son auteure et à l'influence sur son œuvre de la philosophie morale de Martha

Nussbaum (2001), c'est à une défense des humanités que le roman aboutit.

1. Historicité féministe du roman : une éthique de la vulnérabilité

Dans *Imagining Ancient Women*, conférence dans laquelle elle réfléchit sur le roman historique, Annabel Lyon (2012) se reconnaît en tant que féministe, mais s'avoue plus à l'aise, en tant que romancière, avec le fait d'occuper la position d'Aristote qu'avec l'idée d'occuper celle de sa femme ou de sa fille – défi qui a fait l'objet depuis de son roman *The Sweet Girl* (2012), traduit en français par *Une jeune fille sage* (2014), où elle investit la voix de Pythias, fille d'Aristote et de sa femme du même nom. S'il lui est plus facile d'habiter l'esprit, la mentalité, la voix de ce dernier, c'est pour la simple raison que « *To an ancient Greek, I am a man* » (Lyon, 2012, 20). La similarité des conditions de vie du philosophe dans la Macédoine du 4^e siècle avant Jésus-Christ et de celles de la romancière dans le Canada contemporain – penser, lire, écrire, voter – facilite son identification, qu'elle estime non problématique (18-19). Tandis que s'imaginer illettrée, incapable de voter ou d'exercer des décisions en dehors de la sphère domestique, devoir être accompagnée d'un homme pour sortir, lui paraissent beaucoup plus difficiles à concevoir et requièrent un véritable exercice d'imagination.

Cependant, afin d'expliquer pleinement la mesure singulière, personnelle, de la conception et de la conscience qu'elle a de son statut de femme, Annabel Lyon (2012) réfère à son apprentissage des relations au sein d'un milieu familial marqué par la vulnérabilité :

I also grew up with an elder brother who had Down syndrome. I mention this because I've come to believe that it accounts for a lot of my own behaviour in childhood, and the formation of many of my political opinions, particular [sic] with regard to gender roles and feminism. My brother needed help; he needed protection; he couldn't read very well; he needed someone to go with him when he left the house. Arguably, gender roles in my childhood were reversed: my sister and I were the strong ones, the ones encouraged to go out into the world, get educated, get jobs, learn to look after ourselves and the people around us;... To an ancient Greek, my sister and I were the boys and my brother was the girl. (21)

Plus encore qu'à une inversion des genres, qui semble n'en être qu'une conséquence, il y a surtout à remarquer l'ancrage d'une vision morale des relations dans la conscience nette et inévitable d'une inégalité des forces, menant à une distribution des compétences autour d'une vulnérabilité centrale—et non à l'exclusion ou l'évitement de celle-ci.

La subtilité d'une position de force néanmoins attentive à la vulnérabilité d'autrui, et ayant appris à composer avec, et la conscience politique qui en découle, alimentent les choix narratifs du roman. La facilité d'identification de la romancière avec le philosophe antique s'exerce ainsi le plus directement dans le ton et la voix avec lesquels elle investit son personnage. En effet, le choix audacieux de la première personne et du présent, en nous faisant pénétrer directement dans le monde intérieur d'Aristote, contribue de façon décisive et singulière à l'actualisation de sa figure humaine. Le roman d'Annabel Lyon se lit comme une étonnante immersion dans la voix d'une conscience complexe, à la lucidité douloureuse, à la personnalité déchirée entre ses émotions et sa raison, et qui souffre peut-être, plus que tout, de ce déchirement même. C'est ce déchirement que, en proposant l'alternative d'une éthique des relations en lieu et place de la morale abstraite de la justice, les théories contemporaines du *care* tentent de résoudre. En mettant au jour ces traits qui vulnérabilisent sans le diminuer celui qui toute sa vie aura cherché une théorie du « juste milieu », la romancière suggère une vision radicalement autre de ce père de la philosophie, qui le rapproche de nous, en fait notre contemporain, au sens fort où elle en fait notre égal : un être que ses faiblesses, tout autant que ses forces, rendent humain. Dans cette construction moderne voire anachronique du personnage, plus proche de la micro-histoire et de son attachement aux pratiques et aux expériences individuelles que d'une conception macroscopique voire monumentale de l'Histoire, Lyon dresse le portrait d'un être complexe et ambivalent. Elle semble en cela suivre l'un des préceptes de Martha Nussbaum (2001), qui consiste à, non pas confier à la littérature, mais avoir confiance en elle en ce qui concerne la formation de notre être moral :

This is what Proust meant when he claimed that certain truths about the human emotions can best be conveyed, in verbal and textual form, only by a narrative work of art:

only such a work will accurately and fully show the inter-related temporal structure of emotional 'thoughts,' prominently including the heart's intermittences between recognition and denial of neediness. (Nussbaum 2001, 236)

« [T]he heart's intermittences between recognition and denial of neediness » : voilà exactement ce qui meut la narration à la première personne du *Juste milieu*. Or, l'éthique de la vulnérabilité est l'un des traits fondateurs de l'éthique du *care*, et le premier retenu par plusieurs des premières thèses en littérature ayant fait du *care* leur méthodologie de lecture (Marzi 2015 ; Hétu 2016).

Cette éthique de l'attention, cette importance donnée aux relations humaines, aux émotions telles que l'esprit tente après-coup de les rationaliser, aux sentiments et aux blessures que l'intelligence ou la lucidité peuvent infliger ou créer de toutes pièces dans la fiction de l'univers intérieur, sont les éléments qui rattachent le plus le roman aux préoccupations du *care*. Chez les philosophes qui ont contribué à introduire en France les travaux de Carol Gilligan, la « voix différente » – traduction de l'inaugural *In A Different Voice* de la psychologue américaine – est en effet le thème initial et majeur. Il est apporté par l'exemple de la voix d'Amy comme offrant une troisième voie à l'alternative binaire posée par la théorie morale de la justice. Il s'ensuit que : « C'est en redonnant sa voix, différente, au sensible individuel, à l'intime, que l'on peut assurer l'entretien (conversation/conservation) d'un monde humain » (Laugier 2009a, 80). En conséquence :

La question—celle de l'expression de l'expérience : quand et comment *faire confiance à son expérience*, trouver la validité propre du particulier – dépasse alors la question du genre, car c'est celle de notre vie ordinaire, à tous, hommes et femmes. L'histoire du féminisme commence précisément par une expérience d'inexpression, dont les théories du *care* rendent compte concrètement, dans leur ambition de mettre en valeur une dimension ignorée, non exprimée de l'expérience. (Laugier, 2009b, 185)

C'est donc bien une éthique *féministe et non pas féminine* qui se dégage du *Juste milieu*, au sens où les théoriciennes du *care* insistent sur cette distinction entre ce qui est de l'ordre d'une revendication politique d'égalité et ce qui serait—fiction du naturel—de l'ordre des attributs essentiels des femmes (voir Paperman et Laugier, 2011, 17). Ce n'est ni parce qu'il est un homme ni malgré cela

qu'Aristote est vulnérable, mais parce qu'il a besoin des autres pour vivre et pour survivre, comme d'autres ont besoin de lui, de même que tout son savoir ne peut le sauver entièrement de lui-même. Le nouvel ordre social qu'il espère voir implémenter par son élève, s'il réussit son enseignement, est celui d'un monde où la connaissance des autres et de soi, à travers un souci de la santé dans ses formes multiples, des échanges humains dans leurs complexités, une attention aiguë à ceux qui nous entourent ou dont nous avons la charge, organiserait le tissu de la vie civique. Ce, de préférence à l'alternative de la barbarie effrénée des conquêtes impériales qui aura le dernier mot de l'Histoire, mais qui n'est encore qu'un possible au moment où Lyon situe son action. Sa rénovation de notre façon occidentale traditionnelle d'aborder l'Histoire en passe ainsi par un flirt fugitif avec la dystopie, bien qu'il soit laissé au lecteur d'imaginer de quel héritage civilisationnel nous serions aujourd'hui les dépositaires si, chez Alexandre, le philosophe l'avait emporté sur le guerrier, si la « grandeur » qui lui est demeurée attachée avait été celle d'une éthique de la vulnérabilité ou de la compassion plutôt que celle de la conquête sanguinaire.

L'ultime modernité du roman, sa poignante actualité, réside dans ce combat suspendu dont nous connaissons, pour le passé historique, l'issue, mais qui demeure, pour le présent et le futur, irrésolu. La grande force du roman historique, alors, est bien de nous faire lire l'Histoire au présent, afin d'éveiller ou de réveiller notre attention à l'urgence des enjeux éthiques contemporains.

Or en s'attachant aux émotions et relations individuelles, aux suites de moments vécus plutôt qu'au temps monumental, à la viscéralité des échanges et du sentiment de soi, Annabel Lyon se trouve à rénover radicalement l'écriture de l'Histoire, faisant du roman un laboratoire de compassion : apte à susciter notre empathie envers d'autres éloignés de nous, que ce soit par le temps, la géographie, la culture, le sexe, à la mesure et au rythme même où les personnages s'approprient entre eux. C'est qu'elle fait le pari anachronique de nous présenter le philosophe et son élève non seulement à travers leur rapport de forces et les tensions inhérentes à leurs situations et statuts respectifs, mais dans leur lutte intérieure contre les forces de la maladie mentale : dépression et bipolarité pour le premier ; syndrome de stress post-traumatique ou « cœur du soldat » (2011,

268, 271), tel qu'il aurait été connu dans l'Antiquité, pour le second. Cet apparent anachronisme du diagnostic—non pas posé dans le roman mais explicité en conférence (Lyon 2012)—aboutit à une vision historicisée de la santé mentale, qui révèle la pertinence diachronique d'affections situées sur un spectre d'occurrences plutôt qu'aux deux pôles de la normalité et de l'anormalité. Ce faisant, le roman modernise et rend accessibles ces figures d'un passé lointain et scolaire.

2. Une théorie affective du roman historique : raconter la vie, non l'Histoire

Selon Annabel Lyon (2012), la vocation du roman historique, « *is to inform us about the present via the past* » (14). Elle le définit ainsi « *very loosely, as fiction set before the writer's own living memory* » (9). L'usage qu'elle fait d'un langage cru et actuel défie ainsi délibérément la peur de l'anachronisme qui hante l'écrivain de fiction historique, et permet d'embrasser le présent dans le passé, de nous y immerger pour une réelle compréhension éthique :

Anachronism is a constant worry for the writer of historical fiction. Or is it? In fact, ironically, I'll argue that for true ethical understanding—in order to feel true Aristotelian compassion with long-dead characters, and to gain real ethical insights thereby—writers must let go of the bugaboo of anachronism and embrace the present in the past. (7)

Ces anachronismes de langue, en soufflant la poussière accumulée par des siècles de représentations muséales, suscitent une lecture alerte. Parce que sa langue détonne par rapport à nos attentes, la romancière nous rend attentifs à un univers que l'on croyait compassé. Or comment parvenir à cette perspicacité éthique sans passer par un régime affectif de représentation ? Annabel Lyon reconnaît sa dette à l'égard de *Upheavals of Thought: The Intelligence of Emotions* de Martha Nussbaum (2001), qui fait du roman un terrain privilégié d'initiation à l'empathie : « *In other words, écrit Lyon, narrative works (and I would claim particularly literary works), are not merely helpful, but essential to our understanding of the range of human emotions in general, and compassion in particular.* » (Lyon 2012, 6) Relayant l'argument général de la philosophe tout en le menant plus loin par l'appropriation privilégiée et spécifique que lui autorise la

fiction historique, la romancière ajoute :

What I'm going to argue is that literary fiction is uniquely poised to perform an important ethical function in our lives—namely, to teach us compassion, a deep and lasting understanding of the other—and that historical fiction, with its particular tradition of focusing on moral problems and injustices, offers a particularly interesting tool for performing that function. (6-7)

La romancière emprunte ainsi à la philosophe l'idée de la capacité de la fiction tragique à reconnaître « *“the similar humanity of different groups of vulnerable humans”* » (8) et à promouvoir une « *“extension of concern by linking the imagination powerfully to the adventures of the distant life in question”* (352) » (8-9). On retrouve l'éthique de la vulnérabilité au principe même du choix et de la nécessité de la fiction historique.

Réformant radicalement les normes de celle-ci, Lyon fait le pari de partir non des grands événements historiques, des batailles et des guerres, ou encore des écrits, mais de situations particulières, interpersonnelles, révélatrices d'affects, qui vont lui permettre de mettre au jour le minéral de chaque vie individuelle—quitte en effet à commettre certains anachronismes, parce qu'elle a besoin de s'immerger suffisamment dans son personnage pour éprouver de la compassion à son égard. Elle cite en exergue à son roman cet extrait du *Alexandre* de Plutarque, dans la traduction anglaise de John Dryden :

It must be borne in mind that my design is not to write histories, but lives. And the most glorious exploits do not always furnish us with the clearest discoveries of virtue or vice in men; sometimes a matter of less moment, an expression or a jest, informs us better of their characters and inclinations, than the most famous sieges, the greatest armaments, or the bloodiest battles whatsoever. (2012, n.p.)

Ce souhait d'écrire des vies plutôt que des histoires passe donc par le choix narratif du registre de la *personne du discours*, comme l'appelait Émile Benveniste (1966), *a contrario* de la troisième personne et des temps du passé qui font en principe l'énonciation historique. Dès l'incipit saisissant d'immédiateté, qui n'est pas loin d'évoquer une *Origine du monde* à la Gustave Courbet, on entend ainsi résonner le parti pris de l'intime, de la vie

commune, de la promiscuité physique et sensuelle, d'un partage émotif et animal du monde, ouvrant à la connaissance intellectuelle :

La pluie s'abat en cordes noires, cinglant mes bêtes, mes hommes et ma femme, Pythias, qui la nuit dernière était allongée sur notre couche, jambes écartées, tandis que je prenais des notes sur la bouche de son sexe, et qui pleure à présent des larmes silencieuses, au dixième jour de notre périple. (Lyon, 2011, 13)

Si on entre *in medias res* dans la vie d'Aristote, ce n'est pas seulement parce que le texte nous projette immédiatement dans une scène en mouvement, mais c'est en ce qu'on entre directement au cœur de sa vie mentale autant que charnelle, réflexive autant qu'animée de désirs et de pulsions : sa vie empirique dans son alternance de jours et de nuits, ses relations imbriquées avec le vivant qui l'entoure. Dans son *Introduction à Imagining Ancient Women*, Curtis Gillespie remarque à propos du roman : « *The book is a masterful blend of the philosophical and the visceral, in which human beings are thinkers and animals, tender and savage* » (Lyon, 2012, x). Cette échelle romanesque épouse les présupposés de la philosophie du *care*, nous présentant Aristote et Alexandre « en ce qu'ils sont des êtres charnels, qui ont besoin de manger, de se laver, de dormir et d'habiter quelque part, qui font éventuellement des enfants qui doivent eux aussi manger, se laver, dormir et habiter quelque part », pour reprendre Patricia Paperman (2013) décrivant les sujets auxquels s'intéresse le *care* (6). Ce faisant, la romancière résiste à la « hiérarchisation des préoccupations morales » qui a cours dans la pensée dominante de la justice et de l'Histoire, fondée sur la rationalité de principes et non sur l'expérience des individus (9), et qui isolerait ou tairait cette dimension en tant qu'insignifiante au regard des raisons pour lesquelles ces deux hommes ont laissé leur nom dans l'Histoire. Au contraire, parce que nous entrons dans leur expérience à travers les fibres fines de leurs systèmes nerveux, la gloire de ces figures illustres ne les sépare pas de nous, comme tendent à le faire les représentations encyclopédiques visant l'acquisition positive d'un patrimoine. « *Through Annabel Lyon's artistry, Aristotle is seen not as a remote intellectual but as a man with needs, passions, jealousies, a man who wants to feel emotion but is overruled by reason* », et, ajoute-t-il, « *a man for whom we care a great deal* » (Lyon, 2012, xi). Ces deux dimen-

sions apparaissent étroitement liées : parce que la romancière nous dépeint un individu aux prises avec ses anxiétés, sa dépression, ses faiblesses morales ou ses manquements physiques, nous pouvons nous attacher à lui d'une façon peu commune dans notre rapport aux figures historiques ; nous accédons à lui à *travers* notre vulnérabilité, *grâce à elle*, via une reconnaissance mutuelle d'humanité préconisée par Joan Tronto ([1993] 2009) dans *Un monde vulnérable. Pour une politique du care*. Pour la philosophe politique américaine, c'est la vulnérabilité, en tant que mesure commune aux espèces et au vivant, qui devrait être placée au cœur du social et des décisions collectives ([1993] 2009), et constituer le fondement de nos démocraties (Tronto, 2009, 50-51).

Un autre angle par lequel la romancière aborde cet univers intime est celui de la domesticité. Le roman réussit en effet une incursion dans l'univers du privé, de l'intime, de la vie quotidienne du foyer, même si son auteure déclare que : « *The Golden Mean is a male novel representing a male world: the public world of politics and warfare and intellectual ambition and the battle for influence* » (Lyon, 2012, 33). La vie domestique d'Aristote est amplement évoquée, on le trouve sans cesse *situé* dans son environnement matériel, physique, affectif. Lyon le met en scène dans sa maisonnée, en relation avec son espace de vie (chambre, bureau, cuisine, patio) et à travers son attention à l'alimentation, aux soins du corps, au sexe, à la santé physique et mentale. Cette échelle du particulier, de nouveau, est féministe plus que féminine : elle embrasse la sensibilité d'Aristote, formé dès l'enfance par son père à la médecine et à la biologie, fasciné par l'anatomie, curieux plus généralement du vivant. Or pour Joan Tronto ([1993] 2009), le *care* se définit comme

une activité générique qui comprend tout ce que nous faisons pour maintenir, perpétuer et réparer notre "monde", de sorte que nous puissions y vivre aussi bien que possible. Ce monde comprend nos corps, nous-mêmes et notre environnement, tous éléments que nous cherchons à relier en un réseau complexe, en soutien à la vie. (143)

Annabel Lyon place Aristote au cœur d'une configuration complexe de relations qui toutes semblent rayonner à partir de lui, à commencer par celle qu'il entretient avec sa femme, Pythias, puis avec leur fille première-née, jusqu'à celle, dévoilant une certaine

brutalité, qu'il entretient à ses esclaves, en passant par celle nouée avec son neveu qui vit également avec lui ; ainsi que celles, bisexuelles, par lesquelles s'est formée sa sexualité, et celle qu'il entretient au souvenir de ses parents. À l'instar du *care*, le roman privilégie le concret des vies réelles, « la connaissance du monde social dont nous disposons "de l'intérieur", c'est-à-dire à partir des conditions concrètes, particulières et locales de nos existences incarnées » (Paperman 2013, 5). Il embrasse une éthique relationnelle, construisant les personnages à travers les tensions qui les opposent, les désirs qui les aimantent, les affinités ou inimitiés immédiates qu'ils nouent entre eux.

C'est aussi cette éthique de l'attention au particulier qui fait du roman historique d'Annabel Lyon un roman profondément contemporain. La romancière descend de la grandeur de personnages immenses vers leurs points de vulnérabilité, et plus encore, vers leurs *moments* de vulnérabilité ; non tant leurs failles que ce qui les rend, à tout moment, humains. C'est ainsi qu'elle écrit non pas des vies—*Le Juste milieu* s'attache plutôt à un épisode de ces vies, celui de leur rencontre—mais du « vivre », au sens que le philosophe François Jullien (2011) notamment donne à ce verbe substantivé : un processus incertain et sans cesse inachevé. Celui-ci oscille de moments de clairvoyance en moments de doute, de souverainetés en désarrois, de grâces en défaites affectives, quand sont blessés les sentiments ou l'amour-propre, quand le désir de l'un rencontre la résistance de l'autre. Il catalogue aussi bien ces instants où l'ambition est tournée en ironie par des situations immaîtrisables, et ces autres où la foi en un attachement privilégié se voit relativisée par d'autres attachements, obligeant à l'autocritique, celle-ci dansant sur une mince ligne entre lucidité et autodénigrement.

Le « juste milieu », *the golden mean*, apparaît comme l'étalon de la vie bonne, recherchée par Aristote pour lui-même, préconisée par lui dans son enseignement auprès d'Alexandre, mais apparaissant pour l'un comme pour l'autre – que leurs passions ou leurs affections situent à des extrêmes –, comme un horizon toujours fuyant, un mirage réservé à d'autres hommes nés avec des attributs différents. Ultimement, le combat qui se livre secrètement, souterrainement dans le roman est celui qui joue les déterminismes de la naissance contre la liberté d'agir, les prédispositions naturelles contre l'effrayant dilemme que constitue à tout moment le libre

arbitre, guidé par le pouvoir de la pensée et la capacité au discernement moral.

3. La relation d'enseignement comme modèle de *care*

Pour atteindre cette échelle du particulier, pour dessiner le portrait affectif d'un géant culturel ramené à sa dimension d'être humain physique et sensible, en proie à la dépression et la bipolarité, Annabel Lyon isole un épisode de sa vie où il est le plus vulnérable : en exil, dans une position politiquement forcée, sommé par le roi Philippe de devenir le précepteur de son fils dont dépend l'avenir de l'Empire. C'est un moment de liberté limitée pour le philosophe, où il se voit contraint de se soumettre à l'arbitraire du roi, et dans lequel vont se faire jour des doutes liés à la relation d'enseignement, celle-ci chargée d'ambiguïtés. Car si Aristote est le maître d'Alexandre, celui qui lui apprend à penser, Alexandre est aussi son maître de par sa position politique et familiale : l'héritier de celui qui l'emploie, ce dernier pouvant à tout moment décider d'envoyer son fils à la guerre. C'est un moment ténu, fragile, menacé, pendant lequel Aristote doit se dépêcher d'enseigner à un être que son ambition, sa puissance réelle autant que celle promise par son lignage, vont à tout moment emporter au-delà de l'être pensant et mesuré, juste, voire sage, qu'il pourrait devenir. Dans le cheminement d'Alexandre, écrit Curtis Gillespie, « *we are made painfully aware of the fulcrum between [...] the path of the soldier and the path of the thinker* » (Lyon, 2012, xi). C'est un moment, on ne peut l'ignorer—et c'est ce qui fait la résonance et l'actualité fortes de ce livre—où le savoir des humanités se voit confronté à la force du pouvoir politique et guerrier, où il doit lutter contre lui, à armes toujours déjà inégales et dans un combat perdu d'avance.

Aristote s'efforce d'enseigner la liberté—de penser, de juger, d'agir, de sentir—à un être dont l'avenir est déjà fortement déterminé. Mais il se prend aussi d'affection pour son élève, dont il perçoit l'intelligence et pressent tout le potentiel, et cette affection aussi le fragilise, même s'il n'en montre rien, ce à quoi le dispositif narratif du livre nous permet d'avoir accès : « Ce garçon est devenu mon projet, à présent, mon premier projet humain. Un problème, une épreuve, un pari ; une métaphore sur laquelle je joue ma propre vie » (Lyon 2011, 146-147). Ces pensées d'Aristote à l'égard de son élève s'étendent bientôt à son désir général envers l'enseignement : « J'ai l'intuition soudain qu'il me trouve

arrogant, ou possessif. Je le confesse, j'aimerais toucher toutes leurs passions, les défroisser, les ordonner et les rafraîchir, tel un esclave lavant le linge, et les marquer de mon empreinte » (279). Dans cette relation comparable à nulle autre, ni familiale ni amicale non plus que sentimentale, et pourtant puissante potentiellement, il s'agit de *toucher*, d'affecter durablement l'être en formation, de contribuer à son éclosion. La physicalité de la description éloigne du portrait asséché de l'individu cérébral et rationnel auquel tendent à être réduites les figures du passé, celles des philosophes et des penseurs tout particulièrement. Surtout, elle implique un engagement de l'être qui englobe tout en le dépassant le seul rapport de raison à raison. Déplaçant le foyer de l'attention, Lyon nous montre ainsi Aristote et Alexandre à leur plus vulnérable ; mais aussi, en les mettant en scène dans la dynamique de leur relation, tels que chacun est en mesure de deviner et de rendre sensible le plus vulnérable chez l'autre, au travers de situations sociales ou en tête à tête où sont mis à nu orgueil, jalousie, peur, déception, honneur, honte. Ainsi de cet épisode où, à la suite d'un accès qu'on dirait aujourd'hui de syndrome post-traumatique qui lui a fait blesser son camarade, Aristote dit d'Alexandre : « Je l'ai vu dans sa nudité, maintenant, jusqu'à ses zones les plus blanches et tendres ; tendres, ou pourries. Nous avons tous deux besoin de temps pour oublier » (273). Aussi dans cette relation les deux parties sont-elles, en outre, mutuellement affectées, la tâche morale du maître étant alors fondée « non sur des principes mais une question : comment faire, dans telle situation, pour préserver et entretenir les relations humaines qui y sont en jeu ? » (Laugier, 2009b, 159).

Le roman donne aussi leur place à des personnages insignifiants pour la hiérarchie de l'époque, secondaires sur le plan historique aussi bien que pour l'intrigue principale, mais qui permettent d'approfondir la véritable compréhension éthique (« *true ethical understanding* » [Lyon, 2012, 7]) recherché par le roman historique tel que le conçoit Lyon, et de découvrir les modulations variées du comportement d'Aristote vis-à-vis de ses interlocuteurs, notamment lorsque ceux-ci sont des inférieurs. La romancière choisit ainsi de faire figurer dans le roman le frère aîné d'Alexandre, Arrhidée, successeur logique du trône s'il n'était handicapé mental, opposé d'Alexandre donc mais aussi, plus gravement, déstabilisant la lignée. Alexandre se trouve par lui dans la position ambiguë de recevoir un pou-

voir en quelque sorte immérité, en même temps que, de façon symétriquement innée à l'incapacité de son frère, il en possède toutes les qualités. Est ainsi soulignée la contingence biologique de la naissance, le positionnement dans le monde qu'elle confère automatiquement, indépendamment du mérite voire des règles sociales en vigueur à une époque donnée.

Le philosophe ne renonce pas pourtant à éduquer Arrhidée, qu'il sort de l'isolement où il était laissé et qu'il humanise en parvenant à lui faire battre le rythme de la musique, chanter et tracer des lettres, aimer les chevaux, monter à cheval et se tenir droit, et qu'il en vient finalement à rendre humain aux yeux d'un Alexandre qui l'avait toujours méprisé, réconciliant les deux frères au cours d'une promenade sur la plage à laquelle le futur empereur a consenti grâce à sa persuasion. Avec ce personnage mineur à tous les sens du terme et d'abord politiquement puisqu'il est relégué à vivre à l'écart du monde, il s'agit de donner à penser moins des contraires polaires que des envers sombres de l'humanité, qui réclament notre empathie à défaut même de notre sympathie quand il y a peu en eux à aimer, parce que nous partageons avec eux certaines vulnérabilités, voire la condition même de vulnérabilité, qu'ils rendent tout à coup impossible à esquiver tout à fait.

L'autre personnage subalterne est l'aide-infirmier d'Arrhidée, qui éprouve du ressentiment vis-à-vis d'Aristote pour ce nouveau rôle tout à coup gratifiant ou reconnu qu'il vient jouer auprès du fils perdu, quand lui l'exerce dans l'ombre depuis des années. Avec une acuité remarquable, Lyon dresse à travers lui le portrait d'une relation de soin sans sollicitude : un *care* pratique sans *care* moral ; tout en montrant aussi l'épuisement moral amené par les fonctions d'aide-soignant, indispensables et pourtant non valorisées socialement, ainsi que le dénonce l'éthique du *care* dans ses travaux sur « le sale boulot » (voir l'excellente synthèse de Delphine Moreau [2009]). Or cette défaite interne, c'est à partir de sa propre vulnérabilité qu'Aristote est à même de la comprendre, et, passant par-dessus l'inimitié initiale que lui inspire l'aide-soignant, c'est grâce à elle qu'il est en mesure de lui venir en aide. Lors d'une de ses visites à Arrhidée, son entretien avec le garde-malade fait pleurer ce dernier, qui souffre d'une forme de dépression directement liée à sa relation soignante, et la romancière fait dire à Aristote, de cette voix intérieure

qui conduit tout le livre : « Je connais bien ces crises de larmes subites, l'étrange dissociation entre ce que fait le visage et ce qui occupe l'esprit. Moi-même, il m'arrive de sangloter tout en travaillant, en mangeant, ou en prenant mon bain, et de me réveiller en pleine nuit avec sur le visage les traces d'escargot de ce genre de crises » (Lyon 2011, 70). Ainsi, aucun personnage n'est blanc ou noir, bon ou méchant. C'est dans l'approfondissement de la relation que leurs nuances apparaissent, dans la vulnérabilité partagée que des solidarités se tissent. Ce n'est pas seulement malgré sa dépression qu'Aristote est en mesure de soigner les autres, physiquement ou intellectuellement—et cette convergence des deux se fait au mieux dans le cas d'Arrhidée—, c'est aussi *depuis* elle, cette maladie dont il souffre et qui aiguise sa lucidité, et à travers laquelle, s'il ne peut toujours se comprendre, il se connaît lui-même.

Ces relations fines, analysées avec perspicacité dans le discours intérieur d'Aristote, ont lieu essentiellement dans la sphère privée, à l'abri des regards, excentrées de la sphère politique agissante. C'est que, ne servant aucun pouvoir, elles ne sont pas valorisées dans l'univers où évoluent les personnages, bien qu'elles tissent, de proche en proche, l'humanité de leurs rapports. Il en va de même de l'enseignement. Celui-ci est à la fois requis, voire réquisitionné par le roi qui veut le meilleur pour son fils et considère prestigieux l'enseignement d'Aristote, dont il connaît l'intelligence depuis leur enfance à tous deux ; et à la fois implicitement secondaire voire superfétatoire, passant en second chaque fois que le demande l'urgence de l'action stratégique ou guerrière. De cette façon, le chef politique assume lui-même un jeu de pouvoir contre cette forme si différente de la conquête—celle de l'esprit—que constitue la philosophie, et, par là, contre l'individu Aristote, en tant que nouvelle figure tutélaire qui pourrait lui ravir son fils, et qu'il convient donc de subordonner.

Un cercle élargi des dynamiques relationnelles à l'œuvre dans le roman place donc Aristote dans la domesticité d'Alexandre, comme l'un de ses serviteurs, puisque c'est sur commande du roi qu'il lui fournit son enseignement ; puisque c'est lui qui rend visite au jeune Alexandre où que celui-ci se trouve, et doit l'accompagner dans sa retraite lorsque celui-ci est blessé ; lui qui doit réduire la distance, amadouer le jeune homme, le rendre attentif à ses leçons ; lui qui est congédié sans même un avertissement lorsque tout à coup Alexan-

dre part au combat. Il est dans un rôle de soin, et fait véritablement figure avant l'heure—mais cette heure où Annabel Lyon écrit est la nôtre—de théoricien du *care* : tentant de faire valoir auprès d'une figure politique qui va décider de l'avenir d'un empire cette éthique de l'attention et du particulier par laquelle il aurait le souci de la vie de l'autre, et d'abord de la sienne : de sa santé physique et mentale, à partir de laquelle seule toute *gouvernance* est possible.

4. Modernité des affects : la maladie mentale

L'auteure décrit l'enfance d'Aristote, « misérable, solitaire, apeuré » (Lyon 2011, 82) auprès d'un père médecin qui l'emmène avec lui dans ses tournées, lui apprend tout du corps humain et de ses mécanismes dans les chambres de femmes sur le point d'accoucher, mais qui demeure distant, inquiet, souffrant lui aussi de « mélancolie » (138), d'une difficulté à témoigner de ses sentiments, et qui meurt subitement de la peste. De ces années de formation, elle fait ressortir un Aristote médecin et scientifique, profondément chercheur, sans cesse curieux des manifestations du corps animal ou humain (qu'il place au même rang en termes mécaniques), aussi intelligent et perspicace qu'éminemment fragile dans ses humeurs et ses émotions à fleur de peau.

Des scènes d'aveu dépressif ponctuent ainsi régulièrement le texte, constitué tout entier de cette introspection d'Aristote, de ce dialogue avec lui-même malgré sa « propre noirceur [qui le] menace » (71), ces « émotions confuses, couleur de boue » (203) qui retiennent jusque dans son corps : « Je me masse la paume avec le pouce, tout en passant le bout de l'index sur le dessus de ma main, entre les os, en me leurrant moi-même sur le sujet de la douleur (n'y aurait-il pas moyen d'enfoncer un clou là-dedans doucement ?) » (202). Toute sa clairvoyance n'empêche pas Aristote de souffrir—or elle est immense, y compris et d'abord à son propre égard, comme s'il avait été de tout temps son premier objet d'étude, selon un dédoublement pour ainsi dire inévitable qui est l'un des caractères de la dépression, et qui lui confère en même temps sa très grande lucidité, voire sa très grande créativité. Insomniaque, reclus la plupart du temps dans sa « petite bulle dans le noir » (203), sujet aux migraines et aux larmes jusque dans le jour et les circonstances publiques les moins appropriées, jouet d'« humeurs sombres » qui peuvent à

tout moment surgir (181), tel est le Aristote d'Annabel Lyon. Aimant être seul mais recherchant sans cesse la compagnie de sa femme, il est dépeint avec elle dans des scènes de sexe cru aussi bien que dans les instants où ils s'effleurent dans la cuisine, partageant un silence ou une conversation, des fruits secs ou un souci domestique, une inquiétude ou la compréhension tacite d'un moment de dépression qui vient, pleins de sollicitude l'un pour l'autre, bien que le philosophe conserve sur sa femme en tant que femme, mineure et supposée sensible, une position sexiste et condescendante de son temps. En un mot, il a pour elle moins d'indulgence pour ses possibles instants de détresse psychologique qu'il n'en témoigne pour les jeunes soldats ou pour son neveu. Autant l'auteure rappelle que le philosophe se concevait comme—et se voulait—un être rationnel, autant elle le montre, et sans en faire une incompatibilité ni un paradoxe, sensible, attentionné, perceptif, d'un grand talent d'observation dans le silence méditatif qui le voit souvent plus à son aise en retrait du monde. Capable aussi, lors de ses accès les plus sombres de « mélancolie », d'un mépris total de soi, et ces épisodes mêmes n'échappent pas à son discernement :

Je suis un déchet. Cette certitude est mon climat—mes nuages traces intimes. Tantôt bas, noirs et sombres ; tantôt hauts et fuyants, troupeau immaculé, sans pesanteur, d'une belle journée d'été. Je confie cela à Pythias, parfois, comme une dépêche urgente en provenance des ténèbres : « Je suis un déchet. » Elle ne répond rien. (71)

Sur ces humeurs météorologiques, imprévisibles et changeantes comme le serait un climat extérieur, qui le dépossèdent de lui-même dans le même temps qu'elles l'empêchent absolument de s'oublier, le philosophe n'a aucun pouvoir, ce d'autant moins qu'il n'existe encore pour ces affections atmosphériques aucune nosographie :

Il n'y a pas de nom pour cette maladie, aucun diagnostic, nul traitement mentionné dans les traités de médecine de mon père. On pourrait se tenir devant moi sans même deviner mes symptômes. Métaphore : je souffre de couleurs : le gris, l'écarlate, le doré, un noir aussi profond que la gueule d'une bête. Il m'arrive de ne pas savoir comment continuer ainsi, comment m'accoutumer à une maladie que je suis incapable d'expliquer et de guérir. (28)

Affects ici plutôt que symptômes, au sens spinoziste de variations produites dans le corps (celui-ci incluant l'esprit) et diminuant ou augmentant sa puissance d'agir, mais non nécessairement visibles : plus discrets, plus intérieurs, plus subtils, occasionnant des variations subjectives de l'environnement. Et plus loin : « je pleure facilement, ris facilement, m'empporte facilement. Je me laisse submerger » (57). Pourtant, craignant de se faire moquer pour cette « maladie de femme » (252), lorsque sa femme Pythias cherche à partager avec lui des pertes d'énergie similaires, il la repousse malgré lui, sans doute parce que, mineure politique faisant partie de sa domesticité au même titre que ses esclaves, elle n'appartient pas au même groupe humain qu'Aristote, « *“the similar humanity of different groups of vulnerable humans”* », au fondement selon Nussbaum de la fiction tragique comme de la compassion (citée par Lyon, 2012, 8), n'impliquant pas dans la Grèce antique leur égalité. C'est aussi que cette maladie si personnelle est chez lui une occasion d'orgueil :

Pourtant, je ne peux pas accepter que le mal qui m'affecte ne soit pas, d'une certaine manière, unique, un désordre sans nom connu. Il y a longtemps, mon père a diagnostiqué chez moi un excès de bile noir, ce qui est assez vrai à certains moments, mais ne suffit pas à expliquer les autres, ceux où je n'ai tout simplement plus besoin de sommeil, où les livres semblent s'écrire tout seuls, et où le moindre recoin du monde se pare de couleur et de douceur, et resplendit, comme par infusion divine. (Lyon 2011, 252)

Dépression donc, cette « douleur qui, pour n'être pas physique, n'en demeure pas moins un fardeau » (253), cette souffrance qui « aspire la couleur du ciel et la chaleur du monde » (251), mais aussi bipolarité faisant alterner des épisodes maniaques. La maladie d'Aristote est singulièrement personnelle et s'annonce chez Lyon en termes poétiques, comme si elle tressait la singularité même de sa pensée. S'il ne la désire pas autrement, jaloux en quelque sorte de l'élection paradoxale où elle le place, sa description montre aussi à quel point elle est une affection de la relation à soi-même, tendue constamment entre la plus haute considération et la plus sévère déconsidération.

L'examen continu et intransigeant de lui-même auquel se livre Aristote, qui est le moteur du roman, croisé aux observations fines qu'il fait de ses contempo-

rains, offre un portrait de lui en tant que sujet *affecté*. Or, plus encore que le terme d'*affect*, c'est celui d'affection qui paraît alors s'imposer, en tant qu'il concerne aussi bien le physique que le mental, et a ce double sens du maladif et du relationnel en tant qu'« [é]tat modificatif du corps » ou « de l'âme » dans le sens ancien ; « [m]odification qui affecte la sensibilité, sentiment, passion, etc. » dans le sens moderne ; et encore, en un sens médical péjoratif : « Modification qui affecte le corps en altérant la santé, maladie (considérée dans ses symptômes douloureux) » ; et, dans le sens sentimental où nous l'entendons aujourd'hui : « Manifestation du sentiment d'attachement d'un être pour un autre être... Sentiment désintéressé, moins vif que l'amour, et plus tendre que l'amitié. (*Dict. des gens du monde*, 1818) » (*Trésor de la langue française informatisé*). C'est toute cette palette fine que le roman s'emploie à méticuleusement dessiner. Pour son élève Aristote ressent une telle affection, une tendresse désintéressée qui le rend attentif à décrypter à tout instant de quelles affections celui-ci souffre, comment ils s'affectent l'un l'autre dans leur relation d'enseignement, mais aussi comment cette relation est affectée par d'autres influences extérieures. C'est ce spectre de nuances qui fait la mobilité extraordinaire de ce roman tout intérieur.

En donnant à entendre par la voix d'Aristote le conflit interne généré et alimenté par la maladie mentale, Annabel Lyon fait ainsi entendre *une voix différente*, au sens de Carol Gilligan : la voix d'un intellectuel et d'un sage aux prises avec des affects et des affections qui le déstabilisent et sur lesquels ne peut régner entièrement sa raison. L'une des grandes réussites du roman est ainsi de nous faire baigner, par le flux du monologue intérieur, au sein de cet univers affectif dans lequel sont immergées et parfois engluées nos pensées, et qui jouent un rôle dans nos jugements voire les altèrent. Comme l'écrit Sandra Laugier (2009a) dans son article sur « L'éthique comme politique de l'ordinaire » : « Concevoir la morale sur le seul modèle de la justice conduit à négliger des aspects parmi les plus importants et difficiles de la vie morale—nos proximités, nos motivations, nos relations—au profit de concepts éloignés de nos questionnements ordinaires—l'obligation, la rationalité, le choix » (82). À l'inverse :

Les analyses en termes de *care* s'inscrivent dans [un] mouvement de critique de la théorisation morale, qui

revendique un primat de la description des pratiques morales dans la réflexion éthique. Les éthiques du *care* partent [...] de problèmes moraux concrets, et voient comment nous nous en sortons, non pas pour abstraire à partir de ces solutions particulières (ce serait encore la pulsion de généralité) mais pour percevoir la valeur même au sein du particulier. Elles appellent une sorte d'ethnographie morale qui laisserait leur place aux expressions propres des agents, en lieu et place d'une normativité préexistante qui analyserait ou engagerait des comportements. (82)

La littérature, alors, constitue un terrain éminemment favorable à de telles explorations de « *comment nous nous en sortons* » dans des situations particulières, et c'est cette échelle du particulier qui précisément nous y rend sensibles. Lorsqu'*a fortiori* cette singularité imprègne la poétique même du texte, ajoutant une voix inoubliable au patrimoine de ces personnages de fiction qui suscitent notre empathie voire notre pitié, elle réussit un pari esthétique qui rappelle aussi bien son importance centrale dans notre éducation morale.

En conclusion

Le Juste milieu présente une figure culturelle fondatrice de la pensée occidentale à travers les affects changeants de la maladie mentale. En abordant Aristote sous l'angle de la dépression et de la bipolarité, en optant pour le choix fort de la première personne et du présent, Annabel Lyon humanise et actualise le philosophe comme un être vivant et souffrant, portraituré dans son quotidien et son intimité autant que dans ses relations sociales. Le roman historique devient le terrain d'une démonstration d'empathie qui avoue ailleurs sa dette à l'égard de la philosophie morale de Martha Nussbaum. En saisissant Aristote à un moment fragile de sa vie, lorsqu'il devient, sous pression amicale et politique, le précepteur du futur Alexandre le Grand, la romancière offre le portrait d'une relation d'enseignement qui a les accents de l'éthique contemporaine du *care*. Elle suggère le devenir en temps réel de deux êtres formés et informés par leur approvisionnement mutuel, et conjugue l'Antiquité au présent dans une revalorisation singulièrement novatrice des humanités.

Bibliographie

Benveniste, Émile. 1966. « Les relations de temps dans le verbe français ». *Problèmes de linguistique générale* 1. Paris, FR: Gallimard, « Tel », ch. XIX, 237-250.

Gilligan, Carol. 1982. *In A Different Voice. Psychological Theory and Women's Development*. Cambridge, MA : Harvard University Press.

_____. [1986] 2008. *Une voix différente. Pour une éthique du care*. Trad. d'Annick Kwiatek revue par Vanessa Nu-rock. Paris, FR : Flammarion, « Champs essais ».

_____. 2009. « Le *care*, éthique féminine ou éthique féministe ? » Entretien avec Sandra Laugier et Patricia Paperman. *Multitudes* 2 (37-38): 76-78. <https://www.cairn.info/revue-multitudes-2009-2-page-76.htm>.

Hétu, Dominique. 2016. « Geographies of Care and Posthuman Relationality in North American Fiction by Women ». Thèse de doctorat, Université de Montréal.

Jullien, François. 2011. *Philosophie du vivre*, Paris, FR : Gallimard, « Bibliothèque des idées ».

Laugier, Sandra. 2009a. « L'éthique comme politique de l'ordinaire ». *Multitudes* 2 (37-38): 80-88. <https://www.cairn.info/revue-multitudes-2009-2-page-80.htm>.

_____. 2009b. « Le sujet du *care* : vulnérabilité et expression ordinaire ». *Qu'est-ce que le care ? Souci des autres, sensibilité, responsabilité*. Paris, FR : Éditions Payot & Rivages, « Petite Bibliothèque Payot », chapitre VI, 159-200.

Lyon, Annabel. 2009. *The Golden Mean*. Toronto, ON : Random House Canada.

_____. 2011. *Le Juste milieu*. Trad. fr. de David Fauquemberg. Paris, FR : Éditions de La Table Ronde ; rééd. Montréal, QC : Alto.

_____. 2012. *Imagining Ancient Women*. Edmonton, AB : The University of Alberta Press.

_____. 2014. *Une jeune fille sage*. Trad fr. par David Fauquemberg de *The Sweet Girl* [Toronto, ON : Random House Canada, 2012]. Montréal, QC : Alto.

_____. 2012. *Soin et politique*. Paris : Presses Universitaires de France, « Questions de soin ».

Marzi, Laura. 2015. « “I’m not only a casualty, I’m also a warrior”: LA personnage de la travailleuse domestique. Exemples d’héroïsme de genre dans les récits littéraires de travail du care ». Thèse de doctorat, Université Paris 8.

Molinier, Pascale, Sandra Laugier et Patricia Paperman (dir.). 2009. *Qu’est-ce que le care ? Souci des autres, sensibilité, responsabilité*. Paris, FR : Éditions Payot & Rivages, « Petite Bibliothèque Payot ».

Moreau, Delphine. 2009. « De qui se soucie-t-on ? Le care comme perspective politique ». (À propos de Joan Tronto, *Un monde vulnérable. Pour une politique du care* et de Collectif, *Multitudes*, n° 37-38.) *Revue internationale des livres et des idées*, 14 septembre.

Nussbaum, Martha. 2001. *Upheavals of Thought: The Intelligence of Emotions*. Cambridge, UK : Cambridge University Press.

Paperman, Patricia. 2013. *Care et sentiments*. Paris, FR : Presses Universitaires de France.

Paperman, Patricia, et Sandra Laugier (dir.) 2011. *Le Souci des autres. Éthique et politique du care*. Nouvelle édition augmentée. Paris, FR : Éditions de l’École des Hautes Études en Sciences sociales, « Raisons pratiques ».

Tronto, Joan. 2009. « Care démocratique et démocraties du care », trad. de l’anglais par Bruno Ambroise. *Qu’est-ce que le care ? Souci des autres, sensibilité, responsabilité*. Paris, FR : Éditions Payot & Rivages, « Petite Bibliothèque Payot », chapitre I, 35-55.

Tronto, Joan. [1993] 2009. *Un monde vulnérable. Pour une politique du care*, trad. de l’anglais par Hervé Maury. Paris, FR : Éditions La Découverte.

Worms, Frédéric. 2010. *Le Moment du soin. À quoi tenons-nous ?* Paris, FR : Presses Universitaires de France, « Éthique et philosophie morale ».